

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 36

Artikel: La chanson des trams
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Non ! Les biens d'ici-bas, la gloire et la beauté, Vanité, vanité, tout n'est que vanité
 Au milieu des tourments qu'en cheminant j'essuie !
 Non ! Mais puisque le ciel est de larmes souillé,
 Et qu'il pleut à torrents, et que je suis mouillé...

Je voudrais bien un parapluie !

29 mai 1848.

MARG MONNIER.
Vers bellettrains.

La dame du comptoir.

(Les manies)

Oui, monsieur, inspectez les feuilles de présence à mon ministère, vous verrez que je n'ai pas à me reprocher, en vingt ans, une seule minute de retard, et cependant je m'écrie : « L'exactitude est un exécrable défaut !!! »

Foin de ces gens qui sont toujours là, une montre au poing, arrivant à l'heure juste et vous disant : « Hein ! suis-je bien à la minute ? » Ils sont nuisibles à eux-mêmes et désagréables aux autres ! Ou désagréables aux autres : parce que vous comptiez avoir fini, avant leur arrivée, telle ou telle chose que leur exactitude vous force d'interrompre. Ou nuisibles à eux-mêmes, parce que, sachant leur exactitude, vous n'avez rien voulu entamer aux dix dernières minutes ; que vous vous impatientiez après leur arrivée pendant qu'ils guettaient dehors, l'œil à l'aiguille de leur montre, le triomphe d'apparaître à la seconde voulue ; de sorte qu'à leur entrée, ils sont pour vous, qui attendiez, d'un quart d'heure en retard.

Oui, monsieur, moi qui, pendant vingt ans, servis à régler sur mon passage toutes les horloges du quartier, je vous le répète : « L'exactitude est un exécrable défaut ! » Et je m'en suis guéri, car je lui dois un des plus affreux chagrins de ma vie.

Ecoutez et jugez :

J'ai, durant sept longues années, déjeuné dans le même café. A onze heures cinq minutes, j'ouvrais la porte ; à midi moins cinq, je la refermais.

Imbécile de vous faire l'éloge de la dame du comptoir ! Qu'il vous suffise de savoir que, dès ma première tasse de café, elle régna sur mon cœur. Mon regard lui dit-il que je l'aimais ? devina-t-elle mon amour ? Je l'ignore ; mais nous nous aimâmes à distance, sans mot dire, pendant sept ans... car je mis sept ans à me rapprocher de son comptoir assez près pour lui parler sans la compromettre.

Oui, sept ans ! pour avancer de la table n° 7, que j'occupais à mon début, jusqu'au n° 1, qui touchait le comptoir ! Que voulez-vous ? monsieur, j'étais si exact que j'arrivais toujours une demi-heure après six abonnés aussi exacts que moi. Que d'adresse il me fallut pour les déposséder de six tables qui me séparaient de mon ange !

Le n° 6 ne tint pas longtemps ; je me mis à couper du bouchon, et, les nerfs agacés, il quitta la place dont je m'emparai.

Six mois après, un hasard me débarrassa du n° 5, qui était superstitieux. Le garçon brisa un verre et répandit le café sur cette table, que son propriétaire déserta tout craintif. Elle devint mienne.

En deux séances, j'eus raison du n° 4, qui faisait un petit somme habituel après son repas. Je dansai si bien sur ma banquette, que ce trémoussement amena un tangage à tel point désagréable pour le dormeur qu'il alla porter ses habitudes dans une autre salle.

Le n° 3 ne dura qu'un jour. La vue de mes tartines de beurre, noires de caviar, que je trempais dans mon café au lait, lui souleva si fort le cœur, qu'il n'eut que le temps bien juste de fuir cet épouvantable spectacle.

Le n° 2 ! Oh ! le n° 2 ! Je tremble encore quand j'y pense ! Je mis quatre ans à le déposséder ! Sans les regards de mon ange, qui encourageaient mes efforts à me rapprocher, j'aurais renoncé au n° 2.

Mais, me direz-vous, pourquoi ne vous êtes-vous pas évité tant de peine en avançant votre déjeuner de deux heures, ce qui vous aurait rendu maître des tables ? Ou, plutôt, que ne veniez-vous, dans la journée, à un de ces instants où le café désert vous aurait permis d'entretenir votre belle à loisir ? Ah ! voilà ! c'est que, je vous l'ai dit, j'étais exact. J'avais la bêtise d'être exact.

Je reviens à mon n° 2.

Le bouchon coupé, le caviar, la danse des banquettes, tout fut inutile avec lui, par cette raison qu'il était sourd, borgne de mon côté, et que ma banquette ne touchait pas la sienne. Je voulus le

prendre par l'avarice, et, sur sa table, au coin de son coude borgne, j'emplais verres, assiettes, carafe, qu'il poussait bientôt à terre. Ce n'était, chaque matin, entre nous, qu'une montagne de débris qu'il payait sans même s'étonner de sa maladresse. Le cafetier en fit même une spéculation, en ne lui servant qu'un matériel fêlé que le malheureux soldat comme neuf.

En quatre ans, le n° 2 a cassé de quoi monter le ménage de toutes ces peuplades sauvages de l'Océanie qui manquent tellement du nécessaire, qu'avec une seule paire de gants dix hommes s'habillent. Pauvre n° 2 ! Je le plains aujourd'hui ! Car j'ai appris plus tard que s'il était tant opiniâtre au poste, c'est qu'il aimait aussi la dame du comptoir. Enfin, à bout de moyens après quatre années, je songeais à adresser sur lui une lettre anonyme à la préfecture de police, quand il eut la chance d'être écrasé par une de ces voitures de laitier ou de boucher que, j'ignore pourquoi, la police laisse courir à toute volée dans les rues de Paris.

De ma nouvelle place au n° 2, si je ne touchais pas encore la terre promise, j'en sentais au moins les doux parfums. Je respirais l'odeur des carrés de sucre que mon ange caressait de ses blanches mains après avoir manié d'ignobles sous-maculés de vert-de-gris ; je humais à pleins poumons l'arôme de l'eau de fleur d'oranger qu'elle versait dans ces vilaines petites bouteilles rondes qui ressemblent à un oignon blanc.

Un obstacle me séparait encore d'elle.

C'était le numéro 1.

Je résolus de le renverser.

Dès ce jour, je lui déclarai la guerre.

Un terrible homme que ce n° 1, je vous le jure ! Ancien capitaine de gendarmerie, fort comme un Turc, barbu, moustachu, et par-dessus tout galant et monotone ; car, tournant son gros œil vers mon adorée, il lui répétait d'heure en heure, depuis huit ans, cette invariable phrase : « Je suis comme le lierre, je meurs ou je m'attache. »

Ce qui me rassurait peu sur la prochaine possession de sa table, car il était bâti à vivre cent ans.

Je cherchai à amadoué le monstre par des contes lestes et des calembours ; mais, tordant sa moustache grise, il tarissait tout à coup ma verve en hurlant de sa voix de cuivre : « C'est en perdant son temps à faire des calembours que Grouchy est arrivé en retard ! » — Ce renseignement historique me surprit la première fois.

Ah ! je vous promets que si la France avait égaré son code pendant vingt-quatre heures seulement, j'en aurais profité pour poignarder le terrible capitaine... dans le dos. — Enfin, le ciel prit pitié de mon amour, et la fée de la dysenterie cueillit un beau matin cet exécrable rival.

Enfin, je m'installai au numéro un !!!

J'étais près d'elle !!! — Je contempnais son buste gracieux sortant du comptoir, j'admirais ses cheveux noirs, sa bouche mignonne, etc., etc. — Sept ans écoulés avaient bien un peu altéré tous ses charmes, mais je la voyais toujours avec les yeux de... ma première tasse de café !

Je renonce à vous dépeindre l'émotion, en partie double, de ce moment envié depuis si longtemps. La joie nous étouffait ; nous perdions la tête ; je trempais ma mouillette dans la carafe et je vidais mon café dans mon porte-monnaie ; elle empilait les sous sur ses petits plateaux et mettait les morceaux de sucre dans sa caisse.

Les grandes passions ne sont pas bavardes ; un court dialogue suffit pour nous lier l'un à l'autre, sans que le public fût dans la confidence.

En affectant de lire le nom du chapelier dans mon chapeau, je lui soufflai du fond de la coiffe : « Je t'aime ! »

En feignant d'essuyer un bol à punch, elle me renvoya : « Je t'aime. »

A quoi je répliquai aussitôt :

— Sois ma femme ! à demain, chez mon notaire, à neuf heures trente-cinq.

(Neuf heures trente-cinq, c'était l'heure de mon pédière, mais mon amour désordonné me faisait sacrifier pour une fois mon exactitude.)

Le lendemain, à l'heure dite, j'étais, tout délirant de passion, chez M^e Crosse, mon notaire.

Je ne tarissais pas en éloges sur le compte de mon adorée, pendant que cet officier ministériel préparait son papier timbré.

— Vous allez la voir, blonde ! belle ! élancée ! une main de reine ! une gorge de déesse ! une taille d'enfant ! — Voilà sept ans que je l'aime.

Tout à coup, mon notaire me demanda :

— Est-elle grande ou petite ?

Cette fort simple question m'interdit ; je ne pus que répondre :

— Je n'en sais rien.

— Comment ? vous n'en savez rien ! Voilà sept ans que vous l'aimez, et vous ignorez si elle est petite ou grande ?

— C'est la vérité pure ; je ne l'ai jamais vue autrement qu'assise dans son comptoir... c'est-à-dire jusqu'à la ceinture.

— Mais vous avez dû pourtant vous rencontrer ailleurs... à la promenade, au théâtre, au bain ?

— Jamais autre part qu'à son café... et je suis si exact en tout, ma vie est si réglée que je n'ai pu, aucun jour, consacrer mon temps à cet ange que de onze heures cinq à midi moins cinq, moment où je la trouvais et je la quittais assise à son comptoir.

J'achevais à peine que la porte de l'étude s'ouvrit.

Ma fiancée entra.

Tout à coup je poussai un cri d'horreur et je m'évanouis sur les genoux du notaire.

La bien-aimée de mon cœur, l'ange de mes rêves avait deux jambes de bois !!!

EUGÈNE CHAVETTE.

La chanson des trams.

Air : Si le roi m'avait donné, etc.

Dans notre vieille cité,
 Va s'ouvrir, prospère,
 Une œuvre d'utilité
 Comme on n'en voit guère.
 C'est ce bon monsieur Palaz
 Qui grâce aux dieux nous dota
 Du tram électrique, ô gué,
 Du tram électrique.

Le tram inaugurera
 Une nouvelle ère
 Dont chacun ressentira
 L'effet salutaire ;
 Sitôt nés, tous les marmots
 Chanteront dans leurs maillots
 Le tram électrique, ô gué,
 Le tram électrique.

Le malheureux citoyen,
 Sortant d'une cave,
 Et sentant un léger grain
 Troubler son air grave,
 Pour lutter contre le vent,
 Regagnera, triomphant,
 Le tram électrique, ô gué,
 Le tram électrique.

Si les cheminaux, dit-on,
 Ont en Amérique
 Leur fameux rois des millions,
 Nous, en république,
 Nous possédons, à Lavaux,
 Le très illustre héros
 Du tram électrique, ô gué,
 Du tram électrique.

Plus tard, nos petits-neveux,
 Lisant dans l'histoire
 Ce qu'auront fait leurs aïeux
 Dans ces jours de gloire,
 Rediront sous chaque toit
 C'est à Palaz que l'on doit
 Le tram électrique, ô gué,
 Le tram électrique.

On estiuse dè tatipotse.

On avai de que Djan dai Biolès étai z'u moo ;
 et ma fai n'iaivai rein d'impossiblo quie, kâ
 cein pao arrevà à tsacon, et Djan avai étâ tant
 malâdo que lo mândzo lâi étai soveint z'u ; mâ
 à fooce d'einradzi contrè la moo, lo mândzo et
 Djan avont z'u lo dessus. L'est veré que Djan
 étai on solido luron ; mâ cein ne vâo rein derè ;
 kâ on vâi tant dè robusto gaillâ que passont
 l'arma à gautse onco tot dzouveno, tandi que